

Du Libre Arbitre et de la

Prédestination

Ce que nous appelons la volonté, est proprement le dernier résultat d'une délibération ou longue ou courte, qui précède immédiatement l'exécution, ou du moins l'effort d'exécuter la chose voulüe. Je dis le résultat qui précède immédiatement l'exécution; car quand une volonté ou volition est formée longtemps auparavant l'exécution de la chose voulüe, elle est seulement appelée une résolution, et requiert toujours une autre volonté pour se mettre à l'œuvre, et quelquefois une plus grande, autrement elle ne sera jamais exécutée. Ainsi un homme à qui la tête fend après une débauche, dit, et peut estre avec beaucoup de sincérité, qu'il veut vivre plus sobrement à l'avenir. Mais cecy pourroit estre mieux mis au rang des souhaits, que des volontés ou volitions, lesquelles impliquent toujours une exécution ou du moins un effort d'exécution qui ne peut jamais estre libre; car aussitost que la volonté est formée, la chose voulüe est déterminée; et avant qu'elle soit faite, elle n'est pas encore volonté, mais seulement une délibération, que vouloir.

La raison pourquoy un chacun s'imagine qu'il a son libre arbitre, c'est parce que nous sommes intérieurement persuadés que dans le choix des choses nous sentons un pouvoir (que nous n'apercevons estre contrarié par rien) de déterminer nostre jugement, d'un costé ou d'un autre. Mais quand une fois nous réfléchissons sur ce qui se passe en nous, et considérons qu'en faisant ce choix, du moins dans les choses d'importance et qui méritent observation, nous consultons toutes nos facultés et sommes [36 v°] forcés en dépit de nos dents, de choisir ce que nostre présente inclination, souvent à nostre détriment visible, nous fait paroître le plus préférable; si nous réfléchissons, dis je, sur cela, nos volontés ne paroîtront plus aussi libres qu'on se l'imagine communément.

Chacun peut souhaiter ce qu'il luy plait, mais il n'en est pas de mesme de sa volonté; et si l'un étoit aussi arbitraire que l'autre, il y auroit plus de vertu dans le monde, et la moitié moins de misères et infortunes, dont nous voyons les hommes accablés. A peine y a t'il une personne, si débauchée qu'elle soit, qui n'aye souvent souhaitté, quand ce ne seroit que pour sa santé ou pour sa fortune, qu'il fut en son pouvoir de mener une vie plus régulière. Qu'est ce qui l'en empesche, que ses appétits et inclinations qui séduisent et entraînent sa volonté, et luy font le mesme préjudice qu'elle recevroit d'une nécessité fatale et inévitable de pécher?

Si les vrays motifs de nos volontés passent si souvent sans estre découverts, il faut l'attribuer à la rapidité de la pensée, et à la diversité subite de nos volitions, qui souvent se succèdent les unes aux autres d'une façon si instantanée que quand les gens sont pressés et irrésolus, nous pouvons quelquefois remarquer qu'une partie de leur corps est encore employée à exécuter une première volonté, tandis qu'une autre obéira déjà aux ordres d'une seconde; mais quand nous agissons lentement, et ce qui s'appelle délibérément, les motifs de chaque volition doivent estre sensibles à tous ceux qui ont le courage aussi bien que la capacité de les approfondir.

Mettez entre les mains de deux hommes à chacun un verre de quelque prix, qu'ils seront obligés de payer, en cas qu'ils le cassent; que l'un soit d'un naturel avare, mais point chicanneur, et point entesté de ses opinions; l'autre très absolu dans les siennes, mais prodigue de son argent. Disputez avec eux un peu chaudement contre le libre-arbitre et le pouvoir qu'ils ont de laisser tomber le verre ou de le garder dans leurs mains. Le premier, comptez sur cela, ne le laissera pas tomber, et vous aurez beau le défier, [37 r°] il se contentera de vous dire qu'il est seur qu'il peut le faire s'il le résout, mais qu'il n'a pas envie de jeter ainsi son argent, pour qu'on se moque de luy. L'autre, dix fois pour une, mettra le verre en pièce et s'il ose faire connoître sa pensée, vous dira qu'il aime mieux payer le verre, que n'avoir pas le plaisir de vous convaincre de vostre folie, obstination, ou comme son humeur luy permettra de l'appeler.

Je ne doute pas que ces deux hommes ne soient pleinement convaincus, et par conséquent ne puissent jurer en bonne conscience, qu'ils ont agi par un principe de libre arbitre, quoiqu'il me paroisse à moy très clair que chacun d'eux a été gouverné et porté à ce qu'il a fait par une passion prédominante. Je sçay fort bien qu'il est possible que l'avare eut brisé le verre aussi bien que l'autre, mais alors il faudroit que son amour pour l'argent eut été moindre, ou son désir de triompher plus grand qu'il ne conviendrait au caractère que je lui ai supposé.

Cela peut servir à nous faire juger avec quel soin et quelle vigilance nous devons examiner, et nous tenir en garde contre ces passions qui nous gouvernent si ouvertement, et nous emportent, sans mesme que nous le sçachions. J'espère que la solidité de cette morale fera passer la bassesse de l'exemple, que d'aucuns pourroient trouver au dessous de la dignité du sujet que je traite dans ce chapitre.

Le mot *prédestination* est si bien entendu de toutes les parties, qu'il seroit superflu d'en donner l'explication. Il est évident à tous ceux qui peuvent lire, que cette doctrine est couchée très nettement dans l'Évangile; il est aussi incontestable qu'elle est accompagnée de difficultés insolubles pour la raison humaine. Je feray seulement mention de la principale objection que l'on fait contr'elle; c'est à dire, qu'elle rend Dieu l'auteur du péché. La clarté avec laquelle cette doctrine a été enseignée par S^t Paul, et les terribles conséquences qu'on en tire par une manière également claire de raisonner, ont occasioné des hérésies et des schismes innombrables, dont chacun en différents temps a été la cause de mille maux et calamités parmy les chrétiens.

[37 v°] Il est certain que, tandis que nous suivons seulement la lumière de la nature, rien ne peut estre plus incompatible avec les idées que nous avons de la justice et de la bonté de Dieu, *Qu'une créature soit punie pour des péchés qu'il étoit décrété de toute éternité qu'elle commettrait*. C'est cela qui a produit les différents systèmes des plus ou moins hardis avocats du libre arbitre; mais je tacheray de démontrer d'un costé, que les souteneurs les plus déterminés de la liberté humaine, les Sociniens non exceptés, n'ont pas écarté la difficulté quant à l'origine du mal; et de l'autre costé, que toutes les solutions et tous les arguments des prédestinatiens, tirés de la raison humaine, ont été jusqu'icy insuffisants pour répondre aux objections qui leur ont été faites. Et quand de là il paroitra que la dispute roule sur le plus grand mystère de notre religion, je ne doute pas que tout homme raisonnable ne soit convaincu que c'est un sujet plus propre pour notre résignation à la volonté révélée de Dieu, qu'il ne l'est pour des querelles et des contentions les uns avec les autres.

Il n'est presque pas possible de croire que dans l'infinité de controverses qu'il y a eu sur cet article, il reste quelque chose qui n'ait pas été dit par les uns ou par les autres; c'est pourquoi j'ay fait choix d'un célèbre auteur, qui avoit un fond surprenant d'érudition, et non moins de pénétration, lequel a traité cette matière avec plus de modération et d'impartialité qu'aucun autre. Je montreray de luy plusieurs passages, et souvent me serviray de ses propres paroles, en y ajoutant fort peu du mien. (C'est de l'illustre Bayle que je veux parler.).

Il faut convenir que l'hypothèse de la liberté humaine semble au premier coup d'œil éclaircir le doute, mais elle ne fait que reculer l'embarras, et ne peut jamais le lever. Il est inutile de parcourir les divers degrés et les différents systèmes qui en ont été formés par les Pélagiens, les SemiPélagiens, les Origénistes, les Molinistes, les Synergistes, les Arminiens, et par plusieurs autres; puisque ceux qui supposent le libre arbitre absolu, s'ils sont poursuivis de près, doivent à la fin se trouver empestés dans les mesmes difficultés, sans pouvoir les résoudre, qui détournent d'admettre la prédestination. Voicy à quoi un millier de disputes sur la simple question, *Qu'est ce qui est la cause du péché?* doit enfin se [38 r°] réduire: Dieu est éternel, et un Estre infiniment bon, ainsi il n'y avoit point de mal avant que le monde fût fait; Dieu a créé le monde, d'où vient le mal?

Cela, étant sans réponse dès qu'on admet le système de la Création, fit éclore dans le second siècle la secte des Marcionites, et ensuite^A celle des Manichéens. Ces hérétiques rejettèrent l'ancien testament, et entr'autres impiétés, ils supposèrent deux principes coéternels, l'un de tout^B le bien, l'autre de tout le mal. Le bon principe, disoient-ils, auroit tout fait bien, s'il n'avoit point trouvé d'opposition; mais le mauvais principe [étant] aussi puissant, et aussi désireux d'introduire le mal que l'autre d'introduire le bien, le bon principe fut obligé de céder à la nécessité; et ainsi le monde, qui est un composé de bien et de mal, après plusieurs conflicts, fut produit par l'accord de ces deux principes.

Quelqu'opposée que fût cette opinion à la religion révélée, et aux idées très claires que nous avons de l'unité de Dieu, quand une fois cette monstrueuse hypothèse eut été admise, elle expliqua les phénomènes de la vie humaine mieux qu'aucune autre, et donna la solution de mille difficultés, inexplicables par les orthodoxes, tandis que les deux partys s'en tenoient à la lumière de la nature. Rien ne fut plus aisé aux Pères de l'Eglise que de renverser ces hérésies, quand il les attaquèrent par l'absurdité du système, et tant que les orthodoxes furent agresseurs; mais lorsque les Manichéens vinrent à attaquer, ce fut une rude tasche que de répondre à leurs objections; et les Pères n'eussent pas triomphé à si bon marché qu'ils le firent, si les autres avoient mieux sçu comment les pousser. Si Cerdon, Marcion, Apelle, et Manès eussent été d'aussi habiles disputants, qu'il y en a eu plusieurs dans le dernier siècle parmy les Jésuites et les Jansénistes, on ne leur eût pas fermé la bouche si aisément.

Quand les hérétiques demandoient quelle est la cause du mal, on leur répondoit communément que l'homme avoit été créé par Dieu dans un état heureux; mais que n'ayant pas suivi les lumières de sa conscience, qui devoient selon l'intention de son auteur le conduire dans le chemin de la vertu, il étoit [38 v°] devenu méchant, et avoit mérité que Dieu qui est souverainement juste autant que souverainement bon, luy fit sentir les effets de sa colère; en sorte que Dieu n'est pas l'auteur du mal moral, mais du mal physique, qui est la punition du mal moral. A cette réponse ou à quelqu'autre qui jettoit la cause du péché

sur le libre arbitre de la créature, ils n'auroient rien à répliquer; mais s'ils eussent demandé pourquoy ce libre arbitre a été donné à l'homme, ou pourquoy l'ayant, luy qui devoit estre un si bon juge, il détermina son choix au mal, ils eussent taillé de la besogne à leurs antagonistes. Car, auroient ils pu dire, la Raison suggère que, si l'homme étoit l'ouvrage d'un principe infiniment bon et saint, non seulement il auroit été créé sans aucun mal actuel, mais aussi sans aucune inclination ou le moindre penchant au mal, puisque cette inclination est un défaut qui ne pourroit avoir un tel principe pour sa cause.

Ce qu'Origène répondit aux Marcionites, *Qu'une^c créature intelligente, qui n'eut pas joiü du libre arbitre, auroit été immuable et immortelle comme Dieu*, est pareillement facile à réfuter. Il ne falloit que demander à Origène si les bienheureux dans le Paradis sont égaux à Dieu dans les attributs de l'immutabilité et de l'immortalité. Il eut répondu sans doute que non; par conséquent, luy auroit on expliqué, il n'est point vray qu'une créature humaine devienne un Dieu, parce qu'elle est déterminée au bien, et privée de ce vous appelez libre arbitre.

La réponse de S' Basile a le mesme défaut. *Dieu*, dit il, *ne veut pas^d que nous l'aimions par contrainte; et nous mesmes nous ne croyons pas nos serviteurs bien affectionnés à notre service, tandis que nous les tenons à la chaine, mais seulement quand ils nous obéissent de leur propre gré*. Qu'auroit répliqué S' Basile, s'ils luy avoient remontré, Que dans le Paradis Dieu est aimé et servi parfaitement bien; Que cependant les bienheureux n'y joiüssent point du libre arbitre, et qu'ils n'ont point le fatal privilège de pouvoir commettre des péchés? Devons nous donc les comparer à des esclaves? Et puis, qu'auroit il dit des justes sur la terre qui par l'assistance de la grace divine aiment leur Père céleste, et font de bonnes œuvres? La grace de Dieu réduit elle les fidèles à la [39 r^o] condition d'esclaves? Il est donc évident que sans offenser la liberté de la créature, Dieu pouvoit infailliblement la déterminer à ce qui est bien; et par conséquent, que le péché ne provient pas de ce que le Créateur n'auroit pû l'empescher sans détruire le libre arbitre de la créature. Il faut donc en chercher quelqu'autre cause.

Quelques-uns ont prétendu que Dieu permettoit le péché, afin de manifester sa sagesse, qui éclatte davantage dans les désordres que la malice des hommes produit tous les jours, qu'elle ne feroit dans un état d'innocence; mais cela est incompatible avec les idées que nous avons de la justice et de la bonté de Dieu, et c'est comparer la divinité à un père de famille qui laisseroit casser les jambes à ses enfants, afin de faire paroître à toute la ville l'adresse qu'il a à remettre les os cassés.

Plusieurs autres raisons ont été alléguées pour la permission du péché; mais les meilleures que l'esprit humain ait inventées jusqu'icy, peuvent estre combattues par d'autres bien plus spécieuses, et plus conformes aux idées que nous avons de l'ordre; et la difficulté concernant l'origine du mal reste la mesme et dans la religion naturelle et dans la religion révélée. C'est pourquoy les Pères avoient à répondre sur ce chapitre aux philosophes payens aussi bien qu'aux hérétiques qui sortirent de l'Eglise.

Quelques payens firent de puissantes objections contre la Providence; celle d'Epicure, quant au mal, est d'une grande force. *Dieu*, dit il, *ou veut oter les maux, et ne le peut; ou il le peut et ne le veut; ou il ne le veut, ny ne le peut, ou il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut, il est imbécille, ce qui ne sçauroit se dire de Dieu; s'il le peut et ne le veut, il est envieux, ce qu'il est également absurde de dire de lui; s'il ne le veut ny ne le peut, il est imbécille et envieux; et s'il le peut et le veut, d'où viennent donc les maux?* Cette

objection ne regarde pas le mal moral, mais elle seroit encore plus embarrassante si elle le regardoit. Lactance répond^E que *Dieu peut mais ne veut oter les maux, sans estre envieux pour cela; car la [39 v°] raison, dit il, pourquoy Dieu n'ote pas les maux, c'est qu'ils nous procurent la sagesse et en mesme temps plus de bien et de plaisir dans cette sagesse, qu'il n'y a de peine dans les maux. C'est par la sagesse que nous connoissons Dieu, et par cette connoissance nous parvenons à l'immortalité, qui est le souverain bien; en sorte qu'à moins que nous ne connoissions d'abord le mal, nous ne pouvons jamais arriver à la connoissance du bien. Mais Epicure et quelques autres ne voyoient pas que si les maux étoient otés, la sagesse le seroit pareillement, et qu'il ne resteroit plus dans les hommes aucun vestige de vertu, dont l'essence consiste à supporter et à surmonter l'amertume des maux. Ainsi pour un peu de temps que les maux seront otés, nous serions privés du bien le plus grand et le plus réel que nous ayons.*

Cette réponse de Lactance est non seulement foible et pitoyable, mais pleine d'erreurs, et peut estre mesme d'hérésies. Elle suppose qu'il a fallu que Dieu produisit le mal, parce qu'autrement il n'auroit pû nous communiquer ny la sagesse ny la vertu, ny le sentiment du bien. Elle renverse tout ce que nous disent les théologiens sur le bonheur du Paradis et sur l'état d'innocence. Ne nous disent ils pas qu'Adam et Eve dans ce bienheureux état goutoient sans aucun mélange d'incommodité tous les plaisirs que leur fournissoit le jardin d'Eden, séjour délicieux et plein de charmes, où Dieu les avoit placés? D'ailleurs, tous les chrétiens ne conviennent ils pas que si Adam et Eve n'eussent point péché, eux et tous leurs descendants auroient jöüi de ce bonheur, sans estre sujets ny aux maladies ny aux chagrins, et sans que jamais ny les éléments ny les animaux leur eussent été contraires? Ce fut leur péché qui les exposa au froid et au chaud, à la faim et à la soif, à la douleur et à la tristesse, et aux maux que certaines bestes nous font.

Il est donc si loin d'estre vray que la vertu et la sagesse ne puissent appartenir à l'homme sans le mal physique, comme l'assure Lactance, qu'au [40 r°] contraire on doit maintenir que l'homme n'a été sujet à ce mal que parce qu'il avoit abandonné la vertu et la sagesse. Les stoïques avoient commis la mesme faute que Lactance, et soutenu l'utilité du vice, sans lequel^F, disoient ils, il n'y eut point eu de vertu. Mais voyons avec quelle force ils furent réfutés par Plutarque. *Faut il donc inférer^G, dit il, qu'il n'y a point de bien parmi les Dieux, parce qu'il n'y a point de mal? et quand Jupiter aura résous toute la matière en luy mesme, et sera un et seul, toutes les différences étant otées, n'y aura t'il donc plus de bien, parce qu'il n'y aura plus de mal? Est il donc vray qu'il y ait de l'harmonie dans une musique, sans que personne y chante faux, que le corps soit en santé sans qu'aucune de ses parties en soit malade; et que la vertu ne puisse avoir son existence sans le vice? Je m'étonne qu'ils ne disent pas que la consommation est faite pour la saine constitution du corps humain et la goute pour l'agilité des pieds, et qu'Achille n'eut pas été chevelu, si Thersite n'eut été chauve; car quelle différence y a t'il entre ceux qui débiteroient de telles sornettes, et ceux qui disent que l'intempérance n'a pas été introduite inutilement pour la continence, ny la justice pour l'injustice; afin qu'ainsi nous puissions prier les Dieux qu'il y ait toujours des vices.*

Sans le secours de la religion révélée, il n'est pas possible de répondre à l'argument d'Epicure par aucun autre système que par celui des deux principes, le quel lève immédiatement cette difficulté et toutes les autres concernant l'origine du mal. Combien est étrange et déplorable la destinée de la Raison humaine, que les plus grands hérétiques, et les payens eux mesmes, avec une hypothèse tout à fait absurde et

contradictoire, puissent expliquer ce que nous éprouvons, cent fois mieux que ne font les orthodoxes avec la supposition si juste, si nécessaire, et si vraie d'un seul Premier Principe infiniment bon et tout puissant!

Cette doctrine des deux principes, qui est connue présentement sous le nom de Manichéisme, a souvent furieusement troublé la paix de l'Eglise. Elle [40 v°] s'établit dans plusieurs provinces de l'Empire, et quelques Marcionites furent si enthousiasmés de cette impiété, que de mourir pour elle; ce qui fit qu'ils se vantoient d'avoir eu plusieurs martyrs. S^t Augustin^H entr'autres, avant d'être converti par S^t Ambroise, avoit embrassé cette hérésie, et avoit soutenu la doctrine avec la plus grande ferveur. Les Pauliciens, les Carpocratiens, les Gnostiques, et plusieurs autres sectes d'hérétiques parmi les chrétiens, étoient tous de cette opinion. Mais cette doctrine n'avoit pas pris naissance dans le christianisme, et étoit beaucoup plus ancienne. *Il est impossible^l*, dit Plutarque dans son traité d'Isis et d'Osiris, *qu'une seule cause, soit bonne soit mauvaise, soit le principe de toutes les choses ensemble*; et après avoir donné diverses raisons, et apporté plusieurs exemples pour prouver son assertion, il ajoute, *Car rien ne peut estre sans une cause précédente, et ce qui est bon en soy ne peut jamais estre la cause du mal; il faut donc que la nature ait un principe, du quel procède le mal comme de sa cause, aussi bien qu'un autre du quel procède le bien. C'est l'opinion de la plupart et des plus sages anciens; car quelques uns estiment qu'il y deux Dieux de différentes professions, l'un auteur de tout bien, l'autre auteur de tout mal.*

Pythagore et Platon soutenoient le mesme faux dogme; mais le premier que l'on connoisse pour avoir semé cette doctrine, c'est Zoroastre roy des Bactriens. Il appelloit le bon principe Oromaze^l, le mauvais Arimanius. Il passe pareillement pour l'inventeur^K de la magie. Ce Zoroastre vivoit environ huit cens ans (quelques uns disent davantage^l) avant la guerre de Troye, et se rendit un des plus fameux hommes du monde. Il y a des sçavants^M qui affirment qu'il subsiste encore des restes de cette secte dans les Indes, et dans d'autres parties de l'Asie.

En Europe la doctrine des deux principes coéternels ne s'est pas maintenue fort longtemps; quoiqu'un Manichéen seroit à présent plus formidable que jamais; et à peine y a t'il un argument dont on ait fait usage [41 r°] dans les deux derniers siècles touchant le libre arbitre et la prédestination, qui ne renforçat son système, si la raison humaine seule étoit admise pour juge.

La religion révélée donc, l'ancien et le nouveau Testament sont seuls capables de couper ce nœud gordien. Car il y a une aussi grande absurdité à supposer l'Estre supreme destitué d'une connoissance et d'un pouvoir infinis, qu'à le faire cruel et tyrannique au dernier degré. Mais quelque chose de plus bizarre encore, c'est que des hommes veüillent céder une partie considérable de la connoissance et du pouvoir de Dieu, pendant qu'ils doivent voir nécessairement que mesme par leur propre système, ils ne sçauroient justifier les attributs pour les quels ils plaident, qu'en étant prests à en sacrifier quelqu'autre.

Les Sociniens pour se tirer de cette difficulté nient^N la Création de rien. Ils mettent l'origine du mal dans la matière elle mesme, qu'ils disent estre créée et éternelle. Mais Dieu a modifié la matière, l'a douée du mouvement, et en a fait un monde. S'il n'a pû détruire ou extirper ces mauvaises particules, il les a du moins si bien disposées, qu'elles ne nuisent point au dessein de son ouvrage; car quels défauts y a t'il dans l'univers? Y trouvent ils quelque imperfection? Qu'ils contemplent le firmament et les corps célestes; qu'ils considèrent l'immensité de leur grandeur aussi bien que leur nombre, la rapidité de leur mouvement, et la

stabilité de cet ordre par le quel ils exécutent leurs cours différent et inégal avec tant de régularité et d'harmonie. Les loix du mouvement ne sont pas moins invariables ou régulières ici bas; ny les différentes formes que nous voyons prendre à la matière dans le sein de la terre, moins surprenants que celles que nous voyons dessus. En sorte que, soit que la matière soit créée ou non, et aussi indépendante qu'ils voudront, il est certain que pour l'avoir rendu ce qu'elle est et en avoir fait cette machine, il a fallu une sagesse et un pouvoir si infinis et si fort au dessus de toute imagination, que rien que l'ignorance et la stupidité ne peut sauver un homme de tomber dans des extases d'admiration toutes les fois qu'il [41 v°] hazarde d'y penser.

L'ordre donc et la beauté^o sont visibles dans tout, hormis en nous; et la moindre partie de l'univers (nous exceptés) annonce un Dieu pour son auteur. La seule tache qu'il y ait dans tous les ouvrages divins, doit se trouver dans l'homme. Dans cette portioncule de matière, dont la sagesse du Tout puissant fit choix pour former le plus parfait de ses travaux, les particules du mal qui avoient été souples dans tout le reste, furent si opiniâtres et si rebelles que d'éluder toute l'habileté et tout le pouvoir du grand architecte. Icy elles conservèrent une telle force et un tel état, qu'elles furent capables de pervertir et tourner au mal un Estre vertueux et innocent, raisonnable et bien instruit. De quels misérables subterfuges usent les hommes pour flatter leur entendement! Dieu auroit remédié à cela, mais il n'en étoit pas capable.

Mais si Dieu avoit eu un préservatif qui effectivement eut empêché ce malheur, est il conforme aux notions que nous avons de la bonté infinie, qu'il ne l'eut pas donné à l'homme? Cependant c'est là le cas. Ils ne sçauroient nier que Dieu n'eut pû assister nos premiers pères de sa grace, néanmoins il est clair qu'il ne l'a point fait. La fatal présent du libre arbitre que Dieu leur avoit donné, ne pouvoit il pas estre retiré en cette occasion? Une bonne mère qui auroit permis à ses filles d'aller au bal, ne révoqueroit elle pas cette permission, si elle étoit assurée qu'elles y dussent succomber à la fleurette et y laisser leur virginité? Ou, si elle avoit un préservatif infaillible contre toutes les tentations, lequel en mesme temps seroit extrêmement agréable pour tous ceux qui s'en serviroient, envoyroit elle jamais ses filles au bal sans cela?

La seule chose que ces messieurs cloués à leur système ont à répondre, c'est que Dieu auroit assisté Adam et Eve de sa grace, s'il avoit sceu ce qui arriveroit; mais qu'il est impossible de prévoir les événements contingents. Or c'est là un pauvre refuge. Poussons la mesme comparaison un peu plus loin. Si cette mère alloit à ce bal, et si par une fenestre elle voyoit et entendoit l'une de ses filles se deffendant foiblement dans le coin d'un cabinet contre [42 r°] les instances d'un jeune galant; si lors mesme qu'elle verroit que sa fille n'auroit plus qu'un pas à faire pour céder aux désirs du tentateur, elle n'alloit pas la secourir et la délivrer du piège, passeroit elle dans le monde pour une bonne mère? Voilà, néanmoins, l'image de la conduite que les Sociniens font tenir à Dieu.

Ils ne sçauroient dire qu'il n'a connu le péché du premier homme que sur le pied d'un événement possible. Il a seû toutes les circonstances de la tentation, et a deu sçavoir nécessairement, un moment avant qu'Eve succombat, qu'elle s'alloit perdre; car ils ne nient pas que Dieu ne connut toutes les pensées d'Eve. Il a donc souffert qu'elle péchat, et l'a souffert dans le temps mesme qu'il prévoyoit son péché avec certitude.

Le péché d'Adam a été encore plus certainement prévu; car l'exemple d'Eve donna des lumières pour mieux prévoir la chute de son mary. Si Dieu avoit eu à cœur la conservation de l'homme et de son innocence, et eut eu dessein de prévenir toutes les misères qui devoient estre la suite infaillible du péché,

n'auroit il pas du moins fortifié le mary après la chute de la femme? Ne luy eut il pas donné une autre femme, saine et parfaite, au lieu de celle qui s'étoit laissée séduire? Il est donc évident que le système socinien, en otant à Dieu la prescience, le réduit à la servitude, et à une pitoyable forme de gouvernement; et qu'il ne lève pas la grande difficulté qu'il faudroit lever, la quelle force ces hérétiques à nier la prévision des événements contingents.

Un prédestinien travaille pareillement en vain, qui, par des raisons philosophiques, tache de faire valoir sa doctrine, et par la force de l'argument prétend la purger des difficultés dont elle est susceptible. Quand on luy objecte que son système est nécessairement accompagné de cette conséquence, Donc Dieu est l'auteur du péché, il doit abandonner la philosophie, et recourir à sa Bible; car plus il chicannera, plus la lumière de la nature luy rendra évident que l'accusation est juste, s'il a affaire à un habile antagoniste. La meilleure réponse qu'il puisse faire est celle cy: je vois aussi bien que vous la connexion de mon principe avec cette conséquence, et ma [42 v°] Raison, qui la voit, ne me fournit pas une connoissance suffisante pour me faire comprendre comment je me trompe en la voyant; néantmoins je suis pleinement convaincu que Dieu trouve dans les trésors infinis de son pouvoir et de sa sagesse un moyen certain et infaillible de rompre cette connexion, bien que ce moyen me soit inconnu et surpasse l'étendue de mes connoissances.

Telle doit estre la réponse d'un prédestinien; mais comme nous ne pouvons suivre de meilleurs guides que les apostres eux mesmes, examinons comment S^t Paul s'est conduit dans cette importante matière.

Il établit la prédestination absolue de la manière la plus claire et la plus concise. *Il a pitié de qui Il veut, et il endure qui Il veut.* Sur cela l'apostre qui sçavoit fort bien ce que naturellement on objecteroit à une telle doctrine, propose luy mesme la difficulté. *Vous me direz sans doute, Pourquoi Dieu se plaint-il donc? Car qui a résisté à sa volonté?* Aucun Moliniste ny le philosophe le plus subtil d'entre les Sociniens n'auroient pû pousser l'objection plus vigoureusement. Et ny S^t Augustin, ny Luther, ny Calvin, ny aucun des Thomistes ou Jansénistes n'ont jamais mieux dit, que Dieu veut que les hommes pèchent. Cette volonté sera encore plus évidente, si nous observons que précisément auparavant l'apostre nous rappelle ce qui s'étoit passé entre Moysse et Pharaon, où l'on voit l'exemple le plus remarquable qui soit nulle part, de la souveraineté divine; comme si c'étoit pour nous empescher de chercher quelque interprétation détournée à ce qu'il entendoit par le mot Endurcir. Nous sçavons que Dieu commença par endurcir le cœur de Pharaon contre toutes les menaces et tous les miracles de Moysse, et puis qu'il le punit pour sa désobéissance. Conduite en apparence opposée à toutes les notions humaines de justice et de bonté. Je fais cette remarque pour démontrer combien la pensée de l'apostre a été éloignée d'adoucir l'expression ou de nier le fait. Toute la solution qu'il donne à l'objection proposée, c'est le souverain pouvoir de Dieu, et le droit qu'a le Créateur de disposer de ses créatures comme il luy semble bon. *Qui estes vous, o homme, pour répliquer contre Dieu? La chose formée [43 r°] dira t'elle à celuy qui l'a formée, Pourquoi m'avez vous faite ainsi?* L'apostre insiste sur cela, et dans le verset suivant répète en substance la mesme chose par une comparaison la plus propre à nous inspirer de l'humilité et de la résignation.

S^t Paul, tout inspiré qu'il étoit, ne se pique pas de pouvoir expliquer cela autrement. Il est embarrassé luy mesme, le grand apostre des Gentils, en qui l'érudition humaine étoit jointe avec l'inspiration divine. Souvenez vous de la philosophie dont il fait usage, *O profondeur et trésors de la sagesse et de la science de*

Dieu! Combien ses jugements sont impénétrables, et ses voyes incompréhensibles! Cécyl doit mettre fin à toutes les disputes, et imposer un profond silence à notre raison. Le plus subtil logicien, ou le plus sçavant théologien ne peut pas plus prétendre après cela d'estre dogmatique sur ce point, que le plus simple berger ou le laboureur le plus ignare; car en fait de pénétration dans la volonté révélée de Dieu, je puis avancer, sans demander excuse, que la supériorité qu'a le théologien le plus habile sur le plus chétif paisan, est beaucoup moindre que celle de S^t Paul sur le plus habile théologien dont le monde puisse se vanter depuis le temps des apostres. Les deux partys ne doivent ils pas rougir, quand ils prétendent enseigner avec clarté ce qui étoit un mystère pour S^t Paul?

De mesme qu'il y a de la superstition à forger des mystères et à les multiplier sans nécessité, surtout lorsque par une juste interprétation les choses peuvent nous estre rendues intelligibles, de mesme, ne pas convenir que des choses soient mystérieuses, lorsque la parole de Dieu nous enseigne expressément qu'elles sont telles, ce n'est rien moins que renoncer au christianisme. Les Carpocratien^s sont accusés d'avoir placé l'image d'Aristote à costé de celle de J. C. et d'avoir rendu une adoration égale à toutes les deux. Si l'impiété de ces hérétiques paroît étrange, que devons nous dire de ceux qui se piquent d'une profonde vénération pour une religion entièrement fondée sur les mystères, et qui en mesme temps refusent d'admettre rien de ce [43 v^o] qu'ils ne sçauoient comprendre clairement par la lumière de la nature?

Je prends la liberté de conseiller à ces idolatres de l'entendement humain, de ne pas oublier l'humanité dans un autre sens, et de commencer une fois à songer à la charité et à la tolérance. L'impossibilité qu'il y a par nostre peu de connoissance de concilier soit le système de la prédestination, soit celuy du libre arbitre avec tous les attributs nécessaires de Dieu, doit, sinon unir les hommes, du moins les faire désister de disputer et de se taxer les uns les autres d'enseigner des choses impies et des blasphèmes horribles. Ceux de l'un et l'autre costé qui sont contre la tolérance, pourroient estre excusés, s'ils pouvoient clairement leur opinion et répondoient d'une manière convaincante à toutes les objections; mais que des hommes anathémisent, bannissent et pendent ceux qui sont d'une opinion contraire à la leur, tandis que pour deffendre son propre système chaque party est forcé d'avoir recours à l'incompréhensibilité de Dieu, c'est une chose absolument inexcusable.

Je laisseray ce sujet en rapportant un exemple brillant de modération de d'humanité, non commun parmi les théologiens d'opinions différentes, mais qu'il seroit grandement de l'intérêt de chaque païs que tous les gens d'Eglise suivissent. Mélanchton étoit le chef des synergistes^o, secte de théologiens allemands dans le seizième siècle, qui, trouvant que l'hypothèse de Luther touchant le libre arbitre étoit trop dure, enseignoient que les hommes ne sont pas convertis par la grace de Dieu, sans le concours de leur propre volonté. Tout le monde sçait combien Calvin étoit prédestinatien absolu, et quelles clameurs s'élevèrent contre luy à ce sujet, de sorte qu'il fut dépeint comme ayant semé la doctrine la plus monstrueuse, et comme faisant Dieu l'auteur du péché de la manière la plus exécration.

Cependant Mélanchton avoit une sincère estime et amitié^R pour Calvin, et écrivit pour le deffendre en plusieurs occasions. Il sçavoit que ce grand homme abhorroit les impiétés dont on l'accusoit, et que dans aucun de ses [44 r^o] ouvrages il n'avoit jamais rien attribué à Dieu, qui ne fut pas saint et juste; mais qu'il avoit enseigné que la conduite de Dieu surpassant des capacités finies, il ne falloir point trop l'approfondir,

que ses jugements sont un abîme mystérieux dont nous ne devons point nous mesler, et que ses voyes sont incompréhensibles. Mélanchton démontra cela aux ennemis de Calvin, faisant toujours l'éloge de sa piété et de sa bonne intention, nonobstant la différence de leurs opinions.

Calvin croyoit que le supreme empire de Dieu, et les droits d'une Providence digne de l'Estre infini, exigeoient une prédestination absolue. Mélanchton, croyoit que la bonté, la sainteté, et la justice de l'Estre Supreme exigeoient que nous fussions libres dans nos actions. Tels étoient leurs principes. Tous deux butoient à la mesme chose, à la plus grande gloire de Dieu. L'intègre Mélanchton convaincu de cela, aussi bien que de la difficulté et de l'impossibilité d'éclairer la matière sur laquelle ils différoient, fut toujours prest à rendre justice à Calvin, admira son grand génie et sa vaste érudition, et le reconnut pour son compagnon de travail dans le ministère de l'Evangile.